

A Mme Lullin

A Mme Lullin

Hé quoi ! vous êtes étonnée

Qu'au bout de quatre-vingts hivers,

Ma Muse faible et surannée

Puisse encor fredonner des vers ?

Quelquefois un peu de verdure

Rit sous les glaçons de nos champs ;

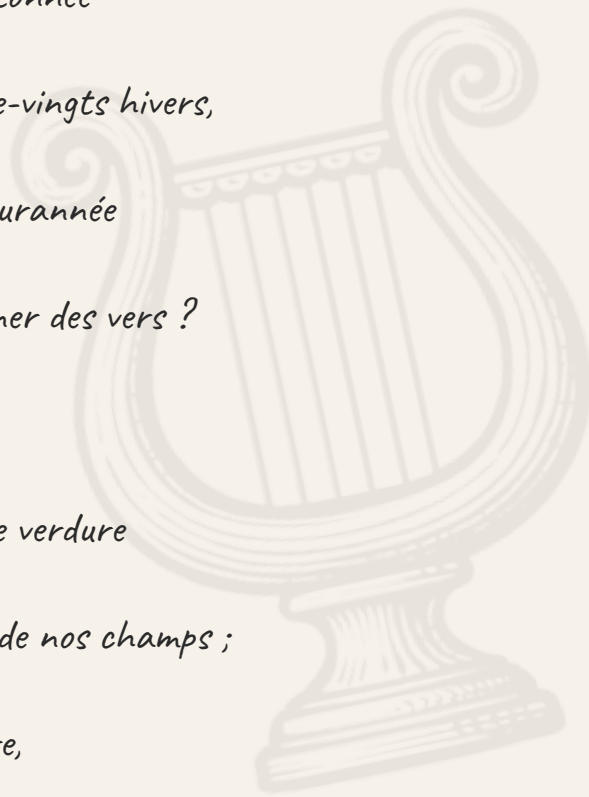
Elle console la nature,

Mais elle sèche en peu de temps.

Un oiseau peut se faire entendre

Après la saison des beaux jours ;

Mais sa voix n'a plus rien de tendre,



Il ne chante plus ses amours.

Ainsi je touche encor ma lyre

Qui n'obéit plus à mes doigts ;

Ainsi j'essaie encor ma voix

Au moment même qu'elle expire.

« Je veux dans mes derniers adieux,

Disait Tibulle à son amante,

Attacher mes yeux sur tes yeux,

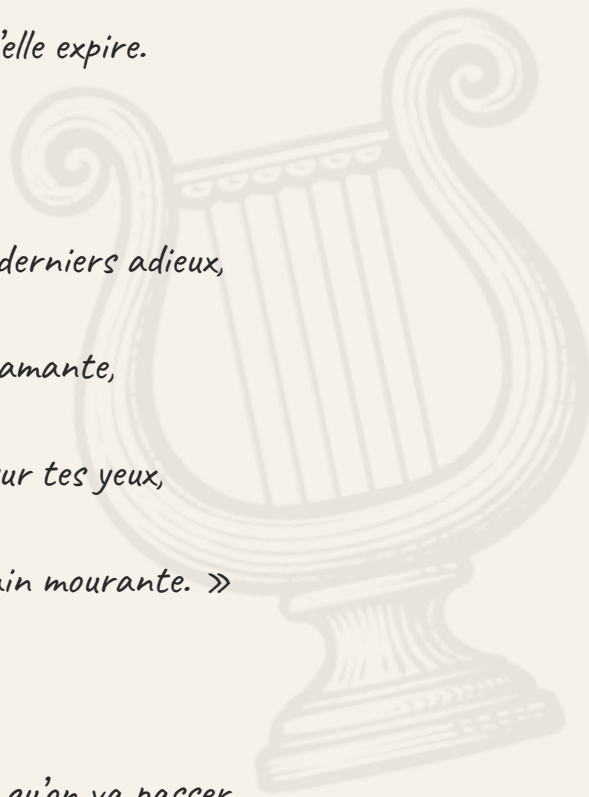
Te presser de ma main mourante. »

Mais quand on sent qu'on va passer,

Quand l'âme fuit avec la vie,

A-t-on des yeux pour voir Délie,

Et des mains pour la caresser ?



Dans ce moment chacun oublie

Tout ce qu'il a fait en santé.

Quel mortel s'est jamais flatté

D'un rendez-vous à l'agonie ?

Délie elle-même, à son tour,

S'en va dans la nuit éternelle,

En oubliant qu'elle fut belle,

Et qu'elle a vécu pour l'amour.

Nous naissons, nous vivons, bergère,

Nous mourons sans savoir comment ;

Chacun est parti du néant :

Où va-t-il ?... Dieu le sait, ma chère.

Voltaire (1694-1778)

